



Certaines organisations, comme Projects Abroad, envoient leurs bénévoles aux quatre coins du monde pour des missions très diverses. Recensement d'éléphants en Afrique du Sud (à g.), soins à des animaux victimes de trafic au Pérou (en haut) ou suppression d'espèces invasives sur le récif corallien dans les eaux thaïlandaises.

Photos ProjectsAbroad

Le volontariat écolo a la cote pendant les vacances

ACTION Les écovolontaires sont de plus en plus nombreux à s'engager dans des missions de conservation de la faune et de la flore durant leur temps libre. Ici ou à l'autre bout du monde.

Frédéric Rein
frederic.rein@lematindimanche.ch

«Cela représente l'un des meilleurs moments de ma vie!» La Vaudoise Mélanie Chevey n'oubliera pas de si tôt son séjour au Botswana en tant qu'écovolontaire. L'été dernier, durant un mois, cette étudiante en psychologie a procédé à des recensements d'espèces animales et à des actions diverses, comme de creuser des trous d'eau, dans le cadre de la création d'une nouvelle réserve naturelle. «J'ai toujours voulu aller en Afrique, mais je souhaitais pouvoir m'y immerger, pas simplement y passer comme une simple touriste, explique-t-elle. Etant donné mon goût prononcé pour la nature et les animaux, ce projet s'est imposé à moi.»

Comme Mélanie Chevey, ils sont chaque année des dizaines de milliers à consacrer une partie de leur temps, de leur énergie et de leur argent (les séjours sont généralement aux frais des bénévoles) à la cause animale et végétale. «L'humanitaire occupe 41% de nos bénévoles, l'écovolontariat arrivant désormais en deuxième place avec 18%, loin devant l'enseignement, troisième avec 7%», note Elisa Glangeaud, directrice du bureau francophone européen de Projects Abroad. En 2012, cette organisation internationale de volontariat a envoyé près de 9000 personnes dans diverses missions, dont dix d'écovolontariat. «De plus en plus de personnes sont sensibles à la protection de l'environnement et de la faune. Cette tendance se répercute clairement sur nos bénévoles, issus de tous les milieux sociaux, qui partent en général pour au moins un mois», constate la directrice. Encadrés par des spécialistes, ils participent à des opérations de protection des tortues au Mexique, de préservation des coraux en Thaïlande ou encore d'étude de la biodiversité au Kenya.

Suivi des cétacés en mer
«Le pays, la diversité de la mission et la variété des animaux sont des critères de choix importants», souligne Elisa Glangeaud. Chez nous, la jungle amazonienne du Pérou et les savanes d'Afrique du Sud ont les faveurs des volontaires. Depuis la création de notre bureau francophone, en 2006, les demandes pour ce type de missions augmentent chaque année, malgré l'obligation de financer entièrement sa mission (*et d'avoir 16 ans révolus, ndr*). Mais les besoins sont si grands et le nombre de nouveaux projets à mettre en place tellement important que l'on ne doit pas refuser du monde.» Ce discours fait certainement rêver Max-

« On a une approche différente de la nature et des cétacés, puisque l'animal vient à nous si et quand il le veut »

AZUCENA CROLLA
Bénévole à la Société suisse d'étude et de protection des cétacés

Olivier Bourcoud, fondateur et président de la Société suisse d'étude et de protection des cétacés (SCS). Son ONG reconnue d'utilité publique – qui ne fait appel qu'à des bénévoles majeurs – propose gratuitement un support logistique à la recherche scientifique en mer. Mais elle rame un peu pour trouver des volontaires romands. «Depuis 2009, on constate une tendance à la baisse des bénévoles, dont le rôle est double: cofinancer une re-

cherche en assumant leurs propres frais et participer physiquement à la collecte de données en mer, précise-t-il. Difficile de dire si c'est lié au contexte économique, à une baisse de visibilité de notre société dans les médias ou à une résurgence de l'individualisme.» La fluctuation des besoins de ses partenaires scientifiques n'est pas là pour arranger les choses, puisque d'une année à l'autre, le nombre d'expéditions peut passer de sept à trente, donc de 25 à 180 volontaires.

Depuis 1997, la SCS a mis sur pied 234 expéditions en mer, enrôlé près de 1300 écovolontaires romands, afin d'offrir 1300 journées de collecte de données visant la mise en application de mesures de conservation marines. Azucena Crolla a déjà pris part à cinq de ces expéditions d'une semaine: «C'est intéressant à plusieurs niveaux: on se sent utile, il y a une dimension humaine importante et, surtout, en se mettant au service des scientifiques pour toutes sortes de tâches (observation des animaux, du trafic maritime, etc.), on a une approche différente de la nature et des cé-

tacés, puisque l'animal vient à nous si et quand il le veut», détaille cette mère de famille, bien décidée à repartir, d'autant plus que la courte durée de l'expédition lui permet de s'absenter sans trop de problèmes.

Afin de réussir sa mission 2013, la SCS aura besoin de 50 bénévoles cet été pour mener à bien huit expéditions en Méditerranée. «Il nous en manque encore une vingtaine. Avis aux amateurs!» lance Max-Olivier Bourcoud. Car la Méditerranée reste le fil rouge de la SCS, même si des interventions ont lieu ailleurs, comme au Canada, dans le Pacifique ou aux Bahamas.

Aider les bergers alpins

Autre décor pour les participants au projet d'aide aux bergers, initié en 2009 par le WWF Suisse. C'est dans les régions alpines que des bénévoles, préalablement formés, viennent épauler les bergers dans les régions où leur bétail pourrait être la cible des grands prédateurs. Une assistance concrète qui doit permettre une meilleure acceptation du loup et de l'ours. «Nous n'avons eu aucune difficulté à trouver des écovolontaires, se réjouit Pierrette Rey, porte-parole du WWF Suisse. Au contraire. Cette année, par exemple, nous avons eu une quarantaine de demandes pour seulement une vingtaine de places. Et, contrairement aux autres actions que nous menons, nous n'avons fait appel ni à nos membres ni à des personnes de notre réseau.»

Pro Natura a également coutume de recruter dans ses rangs: «Que ce soit pour faire le suivi d'oiseaux ou le sauvetage de grenouilles, nos sections mobilisent leurs membres, voire des passionnés, affirme son porte-parole Nicolas Wüthrich. Nous sommes toujours en quête de volontaires, mais surtout qui s'engagent sur la durée.»

UNE AUTRE FORME DE TOURISME

ENGAGEMENT C'est dans les années 70 que se sont développées les organisations spécialisées dans le tourisme volontaire. Progressivement, certaines ont commencé à se spécialiser en faveur de la conservation de la faune et de la flore. Le terme «*ecovoluntering*», puisque l'offre s'est d'abord développée aux États-Unis et en Angleterre, était né. Cet engagement sur le terrain n'a cessé ensuite de se développer dans les pays

anglo-saxons, puis s'est étendu au monde entier. Pourquoi ce tourisme écologique actif connaît-il un succès grandissant? Selon une étude française intitulée «Comprendre l'expérience de l'écovolontariat: une approche par la valeur de consommation», «la notion d'expérience, plus enrichissante et qui implique davantage le participant, prend dans ce cadre-là une dimension considérable en raison du fort degré d'implication des indi-

vidus dans leur voyage, à la fois consommateur et producteur de leur expérience de voyage, y lit-on. Du simple apport utilitaire à l'épanouissement personnel en passant par le lien social, la valeur spirituelle et la connaissance, le tourisme volontaire est un véritable melting-pot de tout ce que peut rechercher un touriste en quête d'émotions, d'introspection, de rencontre humaine ou d'aventure scientifique.»